

Engagé au 131^e régiment d'infanterie comme homme du rang, il prépare et réussit le concours d'officier et est nommé sous-lieutenant en 1937 au 1^{er} régiment étranger (Légion étrangère), puis lieutenant en octobre 1938. En 1939, il est au Levant avec le 6^e régiment étranger.

Après la campagne de Syrie-Liban, il refuse de rejoindre les rangs des FFL et retourne dans les rangs de la Légion étrangère à Marseille. De là, il gagne la Résistance (réseau Vengeance du mouvement « *Ceux de la Libération* ») sous le nom de Jardin, lors de l'invasion de la zone libre. En 1944, il est fait prisonnier et interné au camp de Mauthausen. Souffrant d'une pleurésie, affaibli et amaigri, il est libéré par les Alliés en mai 1945.



À la fin de la guerre, il se porte volontaire pour servir au sein des unités parachutistes de la Légion. Le chef de bataillon Pierre Segrétain, formant en Algérie, le 1^{er} BEP, se souvient d'un officier qu'il a connu au Levant, le capitaine Jeanpierre, et lui demande d'être son adjoint. Sous les ordres de Segrétain, le BEP et Jeanpierre rejoignent l'Indochine en 1948. En 1950, lors de l'évacuation de Cao Bằng par la RC4, sous les ordres du colonel Lepage, le 1^{er} BEP saute sur That Khé le 17 septembre 1950 pour renforcer la colonne Charton, partie de Lạng Sơn. Les légionnaires sont poursuivis par 30 000 soldats de Giap. Les rares survivants de la nuit de fusillade à Coc-Xa retrouvent ceux de la colonne Charton. Alors que le commandant Segrétain est grièvement blessé, que le

bataillon est décimé, Jeanpierre décide de rejoindre That Khé. Il franchit les lignes d’embuscades Vietminh, emmenant une dizaine de légionnaires, avec des éléments du 3^e Tabor marocain commandés par le sous-lieutenant Beucler.

Rapatrié en Algérie, il repart pour l’Indochine en 1954 après la chute du camp retranché de Diên Biên Phu. Il prend alors le commandement du 1^{er} bataillon étranger de parachutistes. Lorsque cette unité prend l’appellation de « *régiment* », il cède sa place au colonel Brothier, à qui il succédera en 1957, au retour de l’expédition de Suez.

Sous son commandement, le régiment livre la bataille d’Alger. Il fut blessé par des éclats de grenade lancée par Yacef Saadi, chef de la Zone autonome d’Alger, peu avant son arrestation. Il enchaîne les succès dans la bataille des Frontières face aux combattants de l’ALN. Dans l’après-midi du 29 mai 1958, dans la région de Guelma, alors que le 1^{er} REP accroche une katiba de l’ALN sur les pentes du djebel Mermera, l’hélicoptère *Alouette II* depuis lequel il commande son régiment est abattu ; son indicatif radio étant « *Soleil* », le transmetteur annonce à la radio la terrible sentence : « *Soleil est mort* ». Le régiment est frappé de stupeur. Le 31 mai, un suprême hommage lui est rendu à Guelma puis des obsèques religieuses sont célébrées en la cathédrale de Nevers. Le colonel Pierre-Paul Jeanpierre repose désormais au « *carré Légion* » du cimetière de Puylobier.

Ce chef de guerre, vétéran de plusieurs conflits, était craint en raison de sa dureté et de son exigence au combat, faisant parfois passer le bilan des opérations avant la vie de ses légionnaires. Toutefois, il était admiré de ses hommes. Son portrait est exposé parmi ceux des plus prestigieux officiers de la Légion dans la salle honneur du musée de la Légion étrangère à Camp Major à Aubagne.

En pleine « *bataille des frontières* », dans la région de Guelma (Algérie), le lieutenant-colonel Jeanpierre, chef du 1^{er} REP, est tué à la tête de ses Béréts verts.

Le 29 mai 1958, une des compagnies du 1^{er} régiment étranger de parachutistes (le 1^{er} REP) se heurte à une bande rebelle au cours d’une opération classique de ratissage, dans le djebel Marmara, en plein Est constantinois. Tout de suite, l’affaire se révèle difficile. Le terrain apparaît terriblement broussailleux et raviné, et les adversaires se sont dissimulés dans de véritables retranchements naturels. Il ne sera pas commode de les extirper de leurs refuges. À bord de l’hélicoptère *Alouette* qui lui sert de poste de commandement volant, le lieutenant-colonel Jeanpierre, commandant le 1^{er} REP, arrive pour survoler le lieu de l’accrochage et prendre une décision sur le terrain. L’appareil passe et repasse à très basse altitude, rasant les arbres de la végétation touffue où se terrent les hors-la-loi. Du sol, les légionnaires paras

peuvent reconnaître leur chef, assis à l'avant près du pilote, une carte sur ses genoux. On distingue même les écouteurs radio sur ses oreilles, avec le casque au-dessus du béret vert. L'Alouette survole de plus en plus bas et de moins en moins vite la zone où s'accroche la résistance adverse. À chaque passage claquent des coups de feu.

Soudain, le bruit familier du rotor ralentit, puis s'arrête : L'appareil perd très vite de l'altitude. Il oscille, semble hésiter avant de tomber comme une pierre, Une balle a sectionné la conduite de kérosène. L'appareil s'écrase sur une arête rocheuse, en plein milieu des bois. Les légionnaires se précipitent vers le point de chute, essayant de gagner de vitesse les rebelles. C'est une course vers la mort. Vers un mort. Parmi les premiers, le capitaine Morin, officier adjoint du 1^{er} REP, arrive sur les lieux de la chute : « *Jeanpierre repose mort sur son siège, béret vert sur la tête, à côté de l'officier pilote qui était pour lui un complice et un ami.* »

Dans ce djebel Marmara, en ce triste 29 mai, l'unité vit des heures terribles. Le capitaine Ysquierdo, qui commande la 2^e compagnie, annonce à la radio à tous ses camarades atterrés :

— « *Soleil* » est mort.

Le serment de Jeanpierre : ne plus jamais perdre de guerre...

La mort du lieutenant-colonel Jeanpierre, tombé « *en plein ciel de gloire* », marque pratiquement la fin de l'engagement du 1^{er} REP dans ce qu'on a appelé la bataille des frontières. Après l'expédition de Suez, après la bataille d'Alger, après l'opération Sahara, l'unité a été engagée au début de l'année 1958 dans un des secteurs les plus difficiles d'Algérie. Cette zone située au nord de Guelma est un véritable repaire de fellagha, qui savent profiter à merveille du terrain broussailleux et raviné. Jusqu'à l'arrivée des Bérets verts, ils s'y trouvaient pratiquement dans leur domaine. La montagne et la nuit leur appartenaient sans partage. On y trouvait aussi bien de jeunes recrues, rameutées de tous les douars d'Algérie et prêtes à partir pour l'entraînement en Tunisie, que des combattants bien équipés et bien instruits, qui arrivaient précisément du « *sanctuaire* » tunisien où les bases arrière du FLN se situaient, à quelques kilomètres d'une frontière politiquement inviolable, Il existait certes un barrage, électrifié de surcroît, surveillé par des postes fixes et parcouru par une « *herse* » mobile, mais le propre des barrages de ce genre est d'être perméable. De toute façon, il ne collait pas à la frontière et il restait une vaste étendue de terrain où les katibas rebelles comme les compagnies françaises pouvaient manœuvrer tout à leur aise.

Quand le lieutenant-colonel Jeanpierre reçoit l'ordre de quitter le Sahara pour Guelma, il sait qu'il doit porter le fer et le feu au cœur même d'une des zones les plus « *pourries* » de toute l'Algérie. Il pleut. L'Est constantinois est d'ailleurs une des régions des régions les plus humides de toute l'Algérie, ce qui explique cette végétation abondante, souvent impénétrable, d'épineux et de taillis. Les rebelles s'y terrent comme des sangliers dans leur bauge et les en déloger ne sera pas facile.

Tout commence le 19 janvier 1958, par le départ du Sahara de ces camions peints en kaki clair

depuis Suez. Les véhicules sont ouverts à tous les vents et leurs flancs de ferraille luisent d'une boue gluante. Les légionnaires, grelottant de froid, partent pour ce qu'ils croient enfin être la « vraie guerre » sous des averses glaciales. Leur convoi évoque un peu ceux de la Voie sacrée qui menait à Verdun. L'atmosphère est grave, tendue même. Un chant jaillit d'un camion, nostalgique et puissant :

Nous sommes les hommes des troupes d'assaut

Soldats de la vieille Légion...

D'un autre camion, un groupe de combat reprend le chant terrible de la bataille et de la mort :

Nous n'avons pas seulement des armes

Mais le Diable marche avec nous...

Le 20 janvier, les légionnaires paras entrent à Constantine et reçoivent l'ordre de continuer sur Guelma par un itinéraire détourné, utilisant la route coupée par les inondations. Dans sa Jeep, le lieutenant-colonel Jeanpierre reste silencieux comme à son habitude. Ce colosse est un taciturne qui connaît la véritable solitude du chef.

Il parle peu de son passé mais tous le connaissent ; fils d'un tué de 14-18, engagé à 18 ans, Saint-Maixent, la défaite de 40, l'armée d'armistice, la Syrie, la Résistance, la déportation. Et l'Indochine. Au pire moment. Il est des 24 légionnaires paras revenus vivants et libres du « désastre de **Cao Bang** », sur la RC 4, après s'être battu comme un lion à Dong-Khé. Au physique, c'est un homme grand et fort. Son visage, sa silhouette, sa démarche, tout évoque le grand acteur John Wayne. Jeanpierre vécu en Indochine le plus terrible « western » des visages pâles et il en a ramené une hantise, aussi lancinante que les souvenirs du bagne de Mauthausen : ne plus jamais perdre de guerre.

Aussi, ce baroudeur se bat pour gagner. La gloire est secondaire. Ce qui lui importe, c'est le résultat. Il sait être impitoyable pour l'adversaire, exigeant avec ses hommes, intraitable quand il s'agit du drapeau, de l'honneur, de la Légion. Commander le plus beau régiment de l'armée française est une joie qui se paie au prix fort, de tout son poids de fatigue et de sang. Déjà, en ce début d'année 1958, le lieutenant-colonel Jeanpierre est un chef légendaire. Pour les Bécards verts, il est peut-être encore davantage que Bigeard pour les Bécards rouges. C'est vers lui que les regards se tournent à l'heure de la décision et du combat. D'avoir en main la vie et la mort d'un millier d'hommes ne l'enivre pas. Bien au contraire. Il en tire un calme de menhir. Aucune tempête ne saurait l'abattre. Et quand on lui annonce « de la casse » parmi ses légionnaires, alors il serre les poings et il frappe plus fort.

Bilan du 1^{er} REP à Guelma : 600 rebelles

tués et 1 300 armes récupérées

Tout commence assez mal. Le jour même de l'arrivée, trois compagnies, déroutées pour rechercher des fellagha signalés, subissent quelques pertes — 4 tués et 2 blessés —, sans résultat. Jeanpierre ne sera pas à long à se venger. Il possède avec son 1^{er} REP une puissance de choc redoutable. L'unité, surentraînée, se trouve commandée par des officiers de premier plan. Le capitaine Morin est pour Jeanpierre un adjoint et un camarade. Ancien résistant et déporté comme lui, il a été le premier à mettre sur pied en Indochine, en 1948, une compagnie parachutiste à partir des légionnaires du 3^e REI. Tous les chefs de compagnie sont des capitaines d'élite dont on reparlera : « *Loulou* » Martin à la compagnie de commandement, Sergent à la 1^{re}, Ysquierdo à la 2^e, Chiron à la 3^e, Gamas à la 4^e, Glasser à la compagnie d'appui, Bésineau à la compagnie portée et Hautechaud à l'escadron à pied. Avec eux, Jeanpierre sait que le 1^{er} BEP fera face à toutes les situations.

Au début de l'après-midi du 23 janvier, il convoque ses cadres et leur donne leur premier ordre d'opération pour cette bataille qui commence :

— *Nous partons cette nuit à 2 heures du matin.*

À l'aube, le régiment lance une opération dans la forêt de la Mahouna. Il neige à menus flocons. Les premiers coups de feu claquent à 8 heures. Accrocheurs et bien encadrés, les Bérets verts perdent trois hommes, mais mettent hors de combat 67 rebelles et récupèrent 47 armes, dont 6 mitrailleuses. Ils restent la nuit sur le terrain et tuent encore 13 rebelles.

Le commandement est si surpris qu'il croit à un « *bilan-cravate* ». Mais ce n'est pas le genre de Jeanpierre. Avec lui, les généraux ne sont qu'au début de leur surprise. Le 2 février, dans la forêt de Beni Melleile, la compagnie Sergent tue 48 rebelles et récupère 27 armes. Le lendemain, le bilan est de 33 tués et de 28 armes saisies.

À la mi-février, ce sera le combat du Fedj-Zezoua. Deux jours de marche et de bataille. 163 tués pour l'ALN entre le 14 et 16 février. Dix jours se passent et le 1^{er} REP accroche à Megroun El Ougali, où les rebelles voient encore tomber 149 des leurs. Ce mois de février 1958 est un mois noir pour l'ALN. Et à la fin de mars, en une seule opération à Chabba Ben Saïd, les légionnaires mettent encore hors de combat 114 fellagha. Jeanpierre mène la chasse à la tête de son unité, survolant, dès les premiers coups de feu, le champ de bataille à bord de l'Alouette. Ceux qui ont participé à ces actions fulgurantes ne les oublieront jamais.

Le capitaine Pierre Sergent, qui commandait alors la 1^{re} compagnie, raconte la mort d'un des chefs de section, l'adjudant Stuwe, d'origine allemande, qui a servi naguère dans la *Kriegsmarine*... Un de ses légionnaires, allemand lui aussi, vient d'être tué. « *Désormais, ce combat était devenu pour l'adjudant une affaire personnelle... L'ordre d'avancer arrive. Les armes automatiques déversent des torrents de balles qui sifflent. Debout au coude à coude, les légionnaires s'élancent en hurlant vers le fond de la cuvette où se terrent les fellas. Le spectacle est grandiose. L'objectif de la section Stuwe est un rocher au fond de l'oued. La course continue, hallucinante. Les rafales partent, courtes, sèches, précises. Derrière chaque buisson, un fell... Des légionnaires tombent, les grenades explosent. Une épaisse fumée s'élève. La*

bouche sèche, le cœur battant, les hommes du 1^{er} REP poursuivent l'assaut dans un élan irrésistible. Les fells font les frais de leur colère. Ils paient leurs heures de marche, leurs souffrances, la mort des copains. L'adjudant Stuwe, avec cinq de ses hommes, s'empare dans un assaut fantastique d'une arme automatique ennemie, une redoutable MG 42 allemande. La section reprend sa course folle. Stuwe est en tête, mitrailleuse à la hanche. Il hache les buissons. Bientôt, la bande de munitions est vide. Il jette l'arme désormais inutile, et reprend son PM. Au même moment, une grenade explose tout près. Il est touché, un éclat dans la jambe. Il fléchit le genou, se redresse, se retourne à demi pour donner l'ordre de continuer la progression, quand une rafale le frappe dans le dos. Il s'écroule. Une voix hurle : « l'adjudant est mort ! » La réaction est immédiate. Une folie meurtrière s'empare de la section... Un FM crache la mort, mais rien ne saurait les arrêter. Ils ont perdu toute prudence. La position est investie. Les fells s'abattent les uns sur les autres, fauchés. »

Chaban vous admire et Delmas vous envie !

Tels sont les hommes que conduit au combat le lieutenant-colonel Jeanpierre. Sa légende, en quelques semaines, ne fait que grandir. Il est fait commandeur de la Légion d'honneur à titre exceptionnel. En moins de cinq semaines de lutte, ces Bérets verts ont mis hors de combat 600 de leurs adversaires et récupéré 457 armes, « plaçant leur régiment au premier rang des troupes d'assaut de l'armée française », comme le dit le général Vanuxem, qui commande la zone Est constantinoise.

Pour le 30 avril, anniversaire de Camerone, le 1^{er} REP, au lieu de fêter au cantonnement l'anniversaire sacré de la Légion, se trouve en plein combat. Pierre Sergent raconte : « *Dans la tête des légionnaires, les premières rafales, mêlées au souvenir des combats de Camerone, produisent une sorte d'ivresse. Ils sont dopés, électrisés. Sans se baisser, sans la moindre précaution, ils progressent en tirant. Les commandants de compagnie ont beau hurler. Rien n'y fait. C'est le raz de marée, le rouleau compresseur. Certains légionnaires crient « Camerone ». D'autres chantent à tue-tête : « Tiens, voilà du boudin... » avant de balancer leur grenade... Debout, narquois, le béret vert rejeté en arrière, et l'arme à la hanche qui crache sans arrêt, les légionnaires sont heureux. »*

Au soir du 30 avril 1958, dans l'oued Douar Khaïa, à l'heure du bilan, on compte 129 fellagha hors de combat. Le butin est aussi éloquent : 75 fusils, 37 pistolets-mitrailleurs, 6 fusils-mitrailleurs et 6 mitrailleuses.

Peu après, le ministre de la Défense nationale, en tournée d'inspection en Algérie, vient voir les hommes du 1^{er} REP à Guelma. Le ministre est totalement conquis par les Bérets verts et laisse échapper une belle formule :

— *Ah, messieurs, sachez-le : Chaban vous admire et Delmas vous envie !*

Le mot fera fortune. D'autant qu'il annonce de grands changements politiques. Pendant que les légionnaires paras se battent dans les montagnes et les forêts, la France s'apprête à changer

de régime et on sait Chaban-Delmas très attaché à l'Algérie française. Au moins autant qu'à la personne du général de Gaulle, qui attend son heure dans sa retraite énigmatique de Colombey. Le 13 mai 1958, Alger explose. Le processus se met en marche et il apparaît irréversible. L'affaire semble gagnée.

Pendant ce temps, le 1^{er} REP, toujours à Guelma, se trouve entre deux opérations hélicoptérées. Les bilans restent impressionnants mais il semble que l'adversaire, épuisé, ne soit plus à la hauteur des légionnaires paras qui, à force de le traquer, ne débouchent plus grand gibier. Et puis le régiment est fatigué. Très fatigué. Depuis près de quatre mois, les opérations se sont enchaînées sur un rythme infernal. Il était question de partir enfin au repos au camp de Zéralda, dont les allées sont bordées de rosiers plantés sur les ordres personnels du lieutenant-colonel Jeanpierre. Mais il paraît qu'on a encore besoin d'eux dans le djebel. Alors, comme de vieux grognards, les légionnaires grognent, ce qui ne les empêche pas de marcher toujours. Pire encore, les officiers se font écho de la fatigue de leurs hommes. Parler de repos, c'est agiter un chiffon rouge devant le taureau de combat qu'est Jeanpierre. Il s'emporte et lance aux capitaines éberlués :

— *De quoi vous plaignez-vous ? Je vous fabrique de la gloire !*

La chapelle de saint Jean et de saint Pierre

Près de lui, un homme au visage grave, sanglé dans sa tenue camouflée, se tait. Il sait mieux que nul autre le poids des souffrances de la troupe. C'est le père Louis Delarue, ancien missionnaire du Grand Nord canadien et aumônier parachutiste depuis l'Indochine. Ce prêtre-soldat n'a cessé de « *crapahuter* » avec les Bécards verts du 1^{er} REP et les Bécards rouges du 2^e RPC, et il s'arrange toujours pour se trouver avec la compagnie qu'il devine la plus exposée. Il est un des rares à savoir combien le colonel partage toutes les fatigues de ses légionnaires.

La belle saison arrive. Les jours allongent, les rebelles se terrent sous le soleil. Le lieutenant-colonel Jeanpierre s'est juré d'extirper les derniers qui rôdent encore au nord de son terrain de chasse. Le 29 mai, dans la région de l'ouest Bou-Amhad, il lance une nouvelle opération. Il pense que ce sera une des dernières de la région. Il ne sait pas que, pour lui, ce sera la dernière et que ce jour-là il trouvera la mort dans les débris de son Alouette-PC.

Le 9 juin 1958, le 1^{er} REP quitte la région de Guelma, après avoir fait à son chef de poignantes obsèques militaires. Avec le lieutenant-colonel Jeanpierre, le 1^{er} REP a vu tomber 111 des siens et il compte 272 blessés. Jamais, de toute la guerre d'Algérie, une unité de l'armée française n'aura payé si cher une victoire que les légionnaires parachutistes dans la bataille de Guelma.

Quelques mois plus tard, on a construit une chapelle dans l'enceinte du camp de Zéralda. Mais elle n'a pas encore de saint patron. L'aumônier du 1^{er} REP, Louis Delarue, voit arriver quelques légionnaires paras qui lui disent :

— *Père, pourquoi ne pas dédier notre chapelle à saint Jean et saint Pierre ?*

— Pourquoi ?

— Mais, père, à cause du colonel Jeanpierre !

La bataille des frontières

La bataille des frontières s'est déroulée principalement sur la frontière algéro-tunisienne ou, comme on disait à l'époque, franco-tunisienne. Elle occupe les premiers mois de l'année 1958 et met en ligne une partie des troupes opérationnelles de réserve générale, au premier rang desquelles le 1^{er} REP. Certes un barrage, électrifié de surcroît, a été construit pour empêcher le passage des hommes de l'ALN entre la Tunisie, où ils ont des bases arrière diplomatiquement inexpugnables, et l'Algérie. Mais il ne suit pas strictement la frontière et permet quand même de manœuvrer sur un territoire encore français. Néanmoins, on enregistre dans les deux derniers mois de 1957, l'entrée en Algérie de 2 000 combattants tandis que 3 000 recrues gagnent la Tunisie. Le barrage n'est pas imperméable et les coupures du réseau sont fréquentes, malgré l'action des postes établis par les troupes de secteur et le passage d'une « herse » d'éléments motorisés et blindés. Certaines zones montagneuses et couvertes sont particulièrement sensibles. Ainsi celle dite du « *Bec de canard* », face à Ghardimaou au nord de Souk-Ahras. Une fois l'obstacle franchi, les rebelles peuvent facilement s'infiltrer dans une zone tout aussi couverte et montagneuse au nord de Guelma. C'est là qu'ils auront rendez-vous avec leurs adversaires, parachutistes et légionnaires. Le général Vanuxem, qui commande alors la zone Est constantinois, obtient l'envoi de deux régiments étrangers d'infanterie, les 3^e et 4^e R EI, et l'intervention de deux régiments de paras métropolitains, les 9^e et 14^e RPC, ainsi que celle du 1^{er} REP.

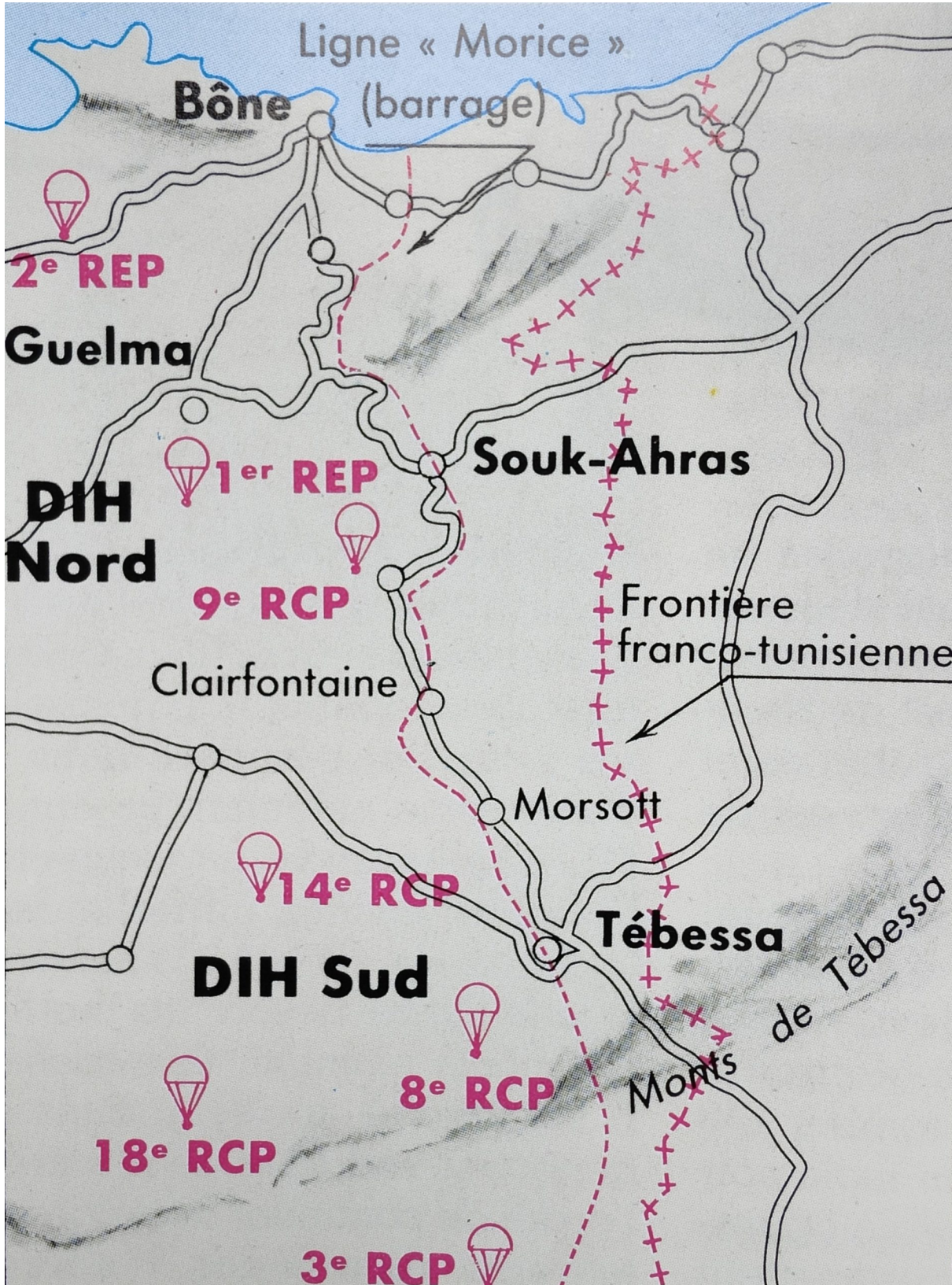
La bataille va durer pour l'essentiel trois mois, de la fin janvier au début mai 1958. Dès qu'une coupure est constatée dans le barrage et l'alerte donnée par les postes ou la herse, légionnaires et paras basés à Guelma ou à Laverdure bondissent dans les camions. Cela se passe en général dans la seconde partie de la nuit, bien avant l'aube. Aux premières lueurs du jour, les détachements d'intervention hélicoptérés prendront l'air et seront posés au plus près des rebelles. La bande localisée et fixée, le plus dur est de l'empêcher de décrocher. Puis vient le « *matraquage* » par l'aviation et l'artillerie, avant l'assaut qui aboutit toujours au corps à corps. Dans ce relief tourmenté, les pertes sont très sévères. Le pistolet-mitrailleur est l'arme souveraine de ces ultimes combats.

Une seule compagnie du 9^e RCP aura 27 tués et 27 blessés en quelques minutes, après un hélicoptage au cœur même du dispositif rebelle. La première partie de la bataille sera gagnée dans la région de Souk-Ahras. Ensuite ce sera, aux environs de Guelma, la chasse aux rescapés des bandes rebelles dispersées. Le bilan est éloquent. L'ALN compte 4 000 tués, 600 prisonniers, et abandonne 3 000 armes individuelles et 350 armes collectives. En face, 279 tués et 758 blessés parmi les parachutistes et les légionnaires. Du côté français, c'est plus de l'effectif complet d'un régiment qui a ainsi disparu dans la bataille !

Au moment du 13 mai 1958, les combats de la frontière sont en bonne voie de se terminer. Et

de se terminer sur une victoire. On construira, par la suite, un second barrage qui suivra de plus près la frontière, le « *barrage avant* », et il n’y aura pratiquement plus aucun passage important de forces de l’AIN malgré quelques alertes au printemps 1959.

Lire en ligne : [La guerre des barrages frontaliers en Algérie](#) (Jacques Valette).



Les consignes de combat du lieutenant-colonel Jeanpierre

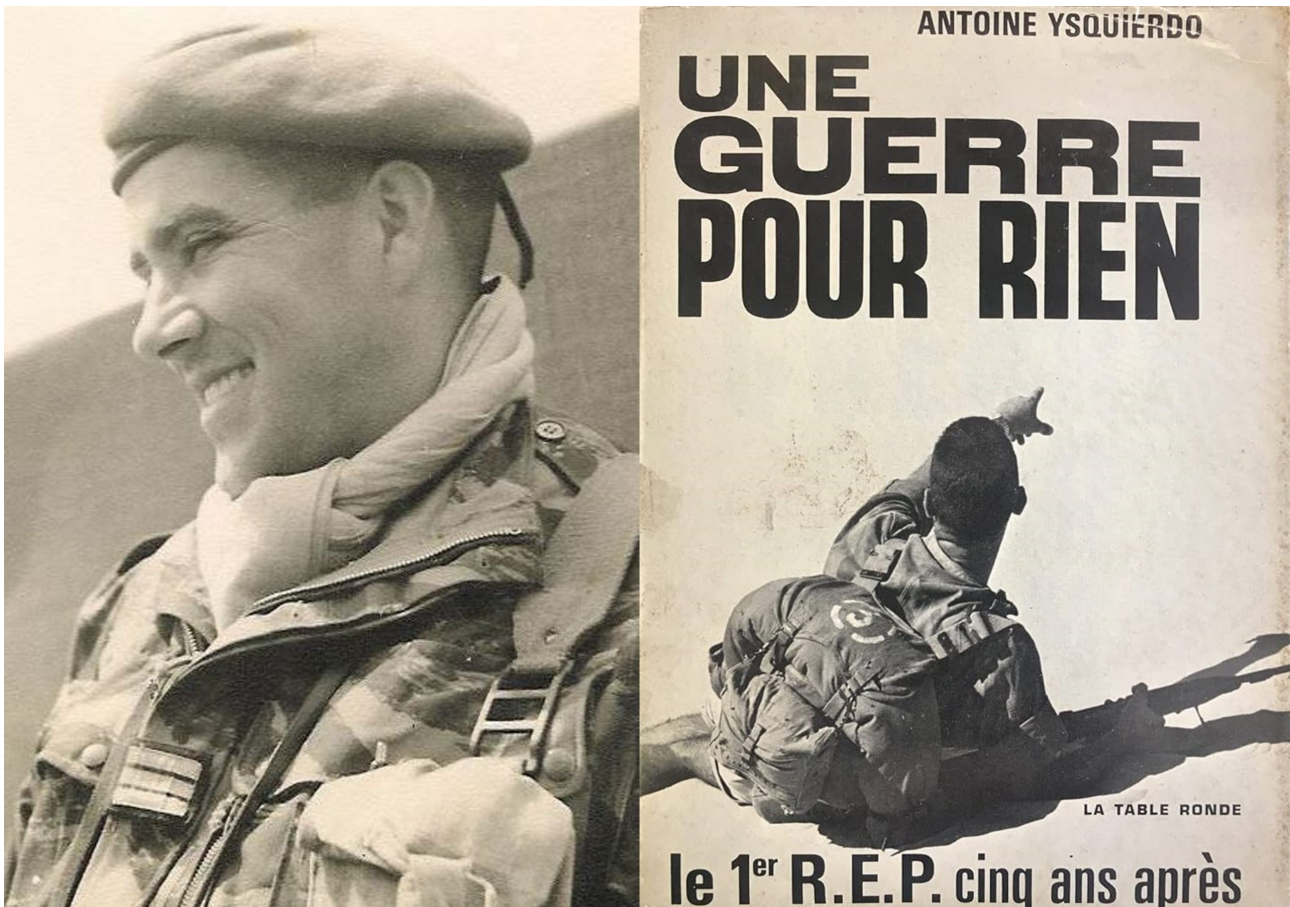


- Pour toute opération, unité de commandement de tous les moyens mis en œuvre, troupes au sol, appuis d'artillerie et aériens, unités de transport terre et air.
- Ne déclencher de manœuvre d'ensemble que sur renseignements précis : liaison permanente avec les unités du barrage qui ont la consigne de rendre compte immédiatement de tout incident au PC opérationnel.
- En cas d'alerte les interventions doivent être disponibles aussitôt, de façon à se trouver à pied d'œuvre au lever du jour, et à disposer ainsi du maximum de temps avant la nuit suivante.
- Rechercher le contact le plus vite possible et ne plus lâcher l'ennemi, sur lequel sont alors rameutés tous les moyens nécessaires pour le détruire.
- S'efforcer de pratiquer la manœuvre résolument offensive en négligeant souvent l'appui illusoire de l'artillerie : ne pas attendre l'intervention des moyens lourds, donner la primauté à la rapidité d'exécution, presque toujours garante du succès.
- Adapter enfin l'armement des unités d'assaut au terrain broussailleux, lieu de prédilection des bandes rebelles. Doter les voltigeurs du maximum de pistolets-mitrailleurs et de grenades ; alléger la troupe au maximum, supprimer tous impedimenta alourdissant les hommes et nuisant à leur mobilité.
- Dès le début de l'engagement et pendant toute sa durée, le chef doit commander directement sur place, être renseigné avec précision, parfois faire son choix et décider ensuite sans hésitation du renversement de la manœuvre en fonction des réactions ennemies. Pour cela, il dispose d'une Alouette-PC d'où il conserve la liaison radio permanente avec son élément de commandement léger avancé et toutes les unités engagées, ainsi qu'avec les forces réservées.
- Obligation pour tout chef prévoyant de disposer d'une unité absolument disponible, auprès de moyens de transport terre ou air lui permettant d'agir dans les plus brefs délais.
- La plus grande discipline est exigée dans les réseaux radio, priorité étant, par accord tacite, laissée à l'autorité de l'unité accrochée.
- Contre une bande rebelle en déplacement, il vaut mieux l'appui immédiat de deux chasseurs assurant la couverture permanente que d'une batterie intervenant 15 minutes après la demande ; pendant ce temps-là, un ennemi poursuivi a parcouru un kilomètre au moins... Enfin, seul l'assaut donne la victoire, et à moindres frais que certaines hésitations coupables.
- Pour des unités isolées ne pouvant être rapidement secourues, éviter de se laisser accrocher à la tombée du jour.

Source : capitaine Antoine YSQUIERDO, commandant de la 2^e compagnie du 1^{er} REP au moment de la mort de son chef de camp (*Une guerre pour rien*, la Table Ronde, 1966).

Antoine Ysquierdo

- Engagé en 1942, à 18 ans, dans la Légion étrangère.
- Campagnes de Tunisie et de France. Finira caporal.
- Admis à Saint-Cyr, il sortira sous-lieutenant.
- 1^{er} séjour en Indochine : 3^e REI à Dong Khé en 1950.
- 2^e séjour en Indochine en 1954 : lieutenant du 2^e BEP.
- Volontaire pour sauter sur Diên Biên Phu.
- Blessé sur le piton « HUGUETTE » puis prisonnier.
- Campagne d'Algérie. Capitaine au 1^{er} REP (4^e C^{ie}).
- Opération de Suez en 1956.
- Putsch d'avril 1961. Condamné à 1 an de prison avec sursis.
- Abandonne l'uniforme le 6 août 1961.
- Commandeur de la Légion d'honneur. 14 citations dont 5 à l'ordre de l'armée.
- Accompagne le général Hallo, son ancien chef de section en 1944, porteur de la main du capitaine Danjou le 30 avril 1993.
- Décédé le 7 juin 2001.



« Soldat. Tu vivras comme un chien »...

Soldat,

Tu vivras comme un chien...

Tu risqueras ta vie, tu peineras dans le djebel et la rizière. On te fera perdre des batailles. On t'obligera à la perdre. On portera atteinte à ton honneur. Et on t'accusera, toi seul, de la défaite. On te traînera dans la boue. Tu seras délaissé, oublié, renié. On te crachera dessus, on flétrira ton œuvre. On s'amusera tandis que tu souffriras, loin des tiens, des tiens, des tiens ingrats. Un jour, ceux-là qui te soutenaient, te glorifiaient, ceux-là aussi te laisseront dans l'abandon. Car ils trouvaient quelque chose qui leur déplait en toi ; ta justice, ta droiture, ta discipline, ta hiérarchie et même ton courage. Ce jour-là sera bien mauvais. Ce sera la désagrégation ; mais toi tu seras grand, même si tu meurs. Et toi, tu te fous de tout cela ; tu te fous des mensonges et des perfidies, des trahisons. Car tu es plus haut. Tu n'es pas de la même race.

Tu es seigneur de la guerre. Sur le piton qui domine la vallée, tu ne penses pas aux autres hommes. Ils sont si petits en bas, si vilains...

Et si tu perds une bataille, tu seras quand même gagnant car tu t'es battu. Tu as essayé, tu as tenté. Et qu'est ce que la victoire ou la défaite, sinon le fait de s'être battu ? Et là est l'essentiel. Et si on perd ce que tu as gagné, qu'importe encore ? Toi, tu as tenté.

Domage que ton pays, jadis si grand, se complaise dans la honte et l'abandon. Tant pis pour toi. Qu'est ce que cela peut foutre, si toi tu es grand ; est ce ta faute si d'autres n'ont pas compris, si toi tu as compris ?

Qu'importe la trahison, la fourberie, qu'importe l'amour d'une femme, qu'importe l'admiration. C'est si éphémère. Toi tu portes ton amour en toi, toi tu sais et tu n'as pas besoin des autres. Cela ne regarde pas les autres hommes, cela regarde Dieu et toi. Toi tu es soldat, tu es pur : et Dieu te comprend. Et si ton ami tombe, qu'importe encore : c'est la plus belle victoire, et tu auras la tienne un jour... et si tu comprends cela, le reste est facile.

Et tu seras seigneur.

Lieutenant colonel JEANPIERRE**Le patrimoine chanté de la « Jeanpierre » (ESMIA 1959-1961)**

Les enregistrements de chants réalisés par les promotions sont des témoignages sur les répertoires de leur époque. Concernant un répertoire de chant de métier vivant comme le chant militaire, il ne s'agit pas forcément des chants effectivement chantés, comme on pourra

le constater. La sélection reflète néanmoins son époque et à ce titre ces documents sont précieux. Ils appartiennent au patrimoine de l'armée et plus largement au patrimoine oral national.

En 1960, la Promotion LTN-COL Jeanpierre avait réalisé un enregistrement gravé sur 25 cm (matrice 10X61M16-17). Jamais commercialisé, ce disque ne figure pas dans les archives militaires puisqu'il est inconnu aux Écoles de Coëtquidan et au SHD. Il ne l'est pas non plus au dépôt légal de la BnF. C'est dire si ce document est rare.

Les anciens de la promotion ont fait réaliser la numérisation de leur enregistrement, maintenant disponible pour les connaisseurs. Comme ceux réalisés par les autres promotions, il témoigne de l'image chantée que voulait laisser la *Jeanpierre*.

Le livret reproduit le dessin original de Jean Cocteau dédié à la promotion Garigliano (1949-1951) qui figurait sur l'affiche de son Triomphe. Sa pertinente citation : « *sans le cérémonial tout meurt* » est plus que jamais d'actualité.

La promotion Lieutenant-Colonel Jeanpierre est une des dernières promotions recrutées dans la perspective de la guerre d'Algérie. Ainsi s'explique son effectif très important : 484 officiers, auxquels il faut ajouter, à Coëtquidan, une trentaine d'étrangers, Laotiens, Marocains, Tunisiens et quelques représentants de pays de l'Afrique Noire.

C'est aussi, la première promotion depuis 1939 à n'avoir pas eu à rejoindre, à sa sortie des écoles d'application, un territoire où la France était militairement engagée.

N'ayant pas eu l'expérience du combat, la promotion a vécu au rythme des mutations, des commandements, des examens et des diplômes.

Autre fait bien plus notable, elle est la dernière promotion dans laquelle les deux sources de recrutement École Spéciale Militaire et École Militaire Interarmes ont été confondues pour porter le même casar au sein d'une promotion au nom unique. Il s'agissait des 312 élèves issus des corniches civiles et militaires en 1959, et des 172 officiers et sous-officiers ayant passé le concours de Strasbourg en 1960. On sait que la distinction entre les deux écoles pour les promotions suivantes sera vécue comme un traumatisme et donnera naissance au chant *La Prière*, avec le texte de l'aspirant André Zirnheld sur l'air de la *Marche consulaire*.

Thierry BOUZARD

Titres :

- *Where you there*
- *Jacob's ladder*
- *Rock my soul*
- Belle qui tient ma vie

- L'Enfant au tambour (extrait)

<https://theatrum-belli.com/wp-content/uploads/2021/04/LEnfant-au-tambour-extrait-1.mp3>

- Le Pékin de bahut
 - La Madelon
-

Pour commander ce CD :

- **Prix unitaire (port compris) : 15 € TTC**
- **Chèque libellé à “Promotion LCL Jeanpierre”.**
- **Adresser à : Col (ER) Philippe COEFFET / 11 F rue des Galoubies - 63400 CHAMALIERES**

**60^e anniversaire de la Promotion
Lieutenant-colonel Jeanpierre
Ecole Spéciale Militaire Interarmes**



LIVRE : Histoire du 1er REP (1948-1961) - Des rizières d'Indochine au putsch d'Alger



ANDRÉ-PAUL COMOR

**HISTOIRE DU
1^{ER} RÉGIMENT ÉTRANGER
DE PARACHUTISTES
1948-1961**

**Des rizières d'Indochine
au putsch d'Alger**

PERRIN

**Histoire et déclin d'un
régime d'élite, pris dans les tourmentes des guerres de décolonisation**

Le premier régiment étranger de parachutistes, entré dans la postérité pour avoir été le fer de lance de la « *fronde des généraux* » d'Alger qui a provoqué sa dissolution par le général de Gaulle le 30 avril 1961, occupe une place singulière dans l'histoire de la Légion étrangère. Simple bataillon créé au début de la guerre d'Indochine à Sidi-Bel-Abbès, il est engagé au Tonkin dès novembre 1948. Il y fait ses premières armes jusqu'à sa destruction au cours de la bataille de la RC4 (septembre-octobre 1950). De toutes les grandes grandes opérations, le 1^{er} REP est une nouvelle fois anéanti pendant la bataille de Diên Biên Phu. Transformé en régiment

d'intervention à son retour en Algérie, rattaché à la 10e division parachutiste du général Massu, il participe à la campagne de Suez, aux batailles d'Alger (1957) et des frontières (1958) et aux grandes opérations du plan Challe (1950-1960).

L'histoire retient que le régiment a connu depuis la création du bataillon quatorze chefs de corps dont quatre par intérim et surmonté plusieurs crises qui, sans le socle des traditions légionnaires servies par les caractères d'exception de son encadrement, auraient pu compromettre son unité. Quatre officiers d'exception marquent cette épopée : le commandant Segrétain, tué sur la RC4, le colonel Jeanpierre, disparu dans la région de Guelma, le colonel Brothier et enfin le commandant Denoix de Saint Marc, archétype de l'officier de Légion pris dans la tourmente des guerres de décolonisation entre la discipline et la fidélité à la parole donnée.

—

L'auteur : André-Paul Comor est maître de conférences honoraire à l'Institut d'études politiques d'Aix-en-Provence, auteur de nombreux travaux importants sur l'histoire militaire et spécialement la Légion étrangère, dont il est le grand spécialiste. Il a notamment dirigé chez « Bouquins » le volume *La Légion étrangère. Histoire et dictionnaire*, qui fait référence.